

Acte V

Scène I

Il fait nuit. LE PÈRE UBU dort. Entre LA MÈRE UBU sans le voir. L'obscurité est complète.

MÈRE UBU : Enfin, me voilà à l'abri. Je suis seule ici, ce n'est pas dommage, mais quelle course effrénée : traverser toute la Pologne en quatre jours ! Tous les malheurs m'ont assaillie à la fois. Aussitôt partie cette grosse bourrique, je vais à la crypte m'enrichir. Bientôt après je manque d'être lapidée par ce Bougrelas et ces enragés. Je perds mon cavalier le Palotin Giron qui était si amoureux de mes attraits qu'il se pâmait d'aise en me voyant, et même, m'a-t-on assuré, en ne me voyant pas, ce qui est le comble de la tendresse. Il se serait fait couper en deux pour moi, le pauvre garçon. La preuve, c'est qu'il a été coupé en quatre par Bougrelas. Pif, paf, pan ! Ah ! je pense mourir. Ensuite donc je prends la fuite, poursuivie par la foule en fureur. Je quitte le palais, j'arrive à la Vistule, tous les ponts étaient gardés. Je passe le fleuve à la nage, espérant ainsi lasser mes persécuteurs. De tous côtés la noblesse se rassemble et me poursuit. Je manque mille fois périr, étouffée dans un cercle de Polonais acharnés à me perdre. Enfin je trompai leur fureur, et après quatre jours de courses dans la neige de ce qui fut mon royaume j'arrive me réfugier ici. Je n'ai ni bu ni mangé ces quatre jours, Bougrelas me serrait de près... Enfin me voilà sauvée. Ah ! je suis morte de fatigue et de froid. Mais je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon gros polichinelle, je veux dire mon très respectable époux. Lui en ai-je pris, de la finance. Lui en ai-je volé, des rixdales. Lui en ai-je tiré, des carottes. Et son cheval à finances qui mourait de faim : il ne voyait pas souvent d'avoine, le pauvre diable. Ah ! la bonne histoire. Mais hélas ! j'ai perdu mon trésor ! Il est à Varsovie, ira le chercher qui voudra.

Nous sommes assises, Véra et moi, à côté l'une de l'autre, à la table de la salle à manger couverte d'un épais tapis de peluche dorée. Je regarde ses petites mains fines, ses doigts agiles qui plongent dans un large bocal contenant du tabac... c'est un mélange que papa a préparé lui-même et dans lequel on a dispersé quelques morceaux de carotte crue pour empêcher qu'il se dessèche... Véra sort entre trois doigts une pincée de tabac, elle la triture légèrement pour bien séparer les feuilles, et puis elle l'étale sur un petit tube de métal ouvert en deux et posé devant elle sur un papier... elle tasse bien le tabac dans chacune des deux moitiés du tube, et elle les referme l'une sur l'autre avec un petit claquement... Alors elle prend dans une grande boîte de cigarettes vides que papa se fait envoyer de Russie, il ne supporte pas d'en fumer d'autres, une cigarette dont le bout en carton est aussi long que celui en papier. C'est dans ce cylindre en papier très fin que Véra introduit avec précaution le tube de

métal... pousse délicatement le tabac qu'il contient, l'emplit...

— Mais comment ?

— Je ne le vois plus très bien. Il me semble qu'elle le fait en poussant une petite boule le long d'une rainure creusée dans le tube... Et puis elle retire le tube sans faire craquer le papier, elle tapote avec un doigt le bout plein de la cigarette pour égaliser le tabac, elle enlève une petite feuille qui dépasse...

Scène 2

Acte V, scène 2

71

LES MÊMES, BOUGRELAS se ruant
dans la caverne avec ses SOLDATS

BOUGRELAS : En avant, mes amis ! Vive la Pologne !
PÈRE UBU : Oh ! oh ! attends un peu, monsieur le
Polognard¹. Attends que j'en aie fini avec madame ma
moitié !

BOUGRELAS, le frappant : Tiens, lâche, gueux, sacré-
pant, mécréant, musulman !

PÈRE UBU, ripostant : Tiens ! Polognard, soûlard, bâtard,
hussard, tartare, calard², cafard, mouchard, savoyard,
communard³ !

MÈRE UBU, le battant aussi : Tiens, capon, cochon, félon,
histrion, fripon, souillon, polochon⁴ !

*Les Soldats se ruent sur les Ubs⁵, qui se défen-
dent de leur mieux.*

PÈRE UBU : Dieux ! quels renforcements !

MÈRE UBU : On a des pieds, messieurs les Polonais.

PÈRE UBU : De par ma chandelle verte, ça va-t-il finir, à
la fin de la fin ? Encore un ! Ah ! si j'avais ici mon cheval à
phynances !

BOUGRELAS : Tapez, tapez toujours.

VOIX AU-DEHORS : Vive le Père Ubé, notre grand
financier !

PÈRE UBU : Ah ! les voilà. Hurrah ! Voilà les Pères Ubus.
En avant, arrivez, on a besoin de vous, messieurs des
Finances !

Entrent les Palotins, qui se jettent dans la mêlée.

COTICE : À la porte les Polonais !

PILE : Hon ! nous nous revoyons, Monsieuve des Finan-
ces. En avant, poussez vigoureusement, gagnez la porte,
une fois dehors il n'y aura plus qu'à se sauver.

PÈRE UBU : Oh ! ça, c'est mon plus fort. Ô comme il
tape.

BOUGRELAS : Dieu ! je suis blessé.

STANISLAS LECZINSKI : Ce n'est rien, Sire.

BOUGRELAS : Non, je suis seulement étourdi.

JEAN SOBIESKI : Tapez, tapez toujours, ils gagnent la
porte, les gueux.

COTICE : On approche, suivez le monde. Par conséquent
de quoye, je vois le ciel.

PILE : Courage, sire Ubu.

PÈRE UBU : Ah ! j'en fais dans ma culotte. En avant,
cornegidouille ! Tudez, saignez, écorchez, massacrez, corne
d'Ubu ! Ah ! ça diminue !

COTICE : Il n'y en a plus que deux à garder la porte.

PÈRE UBU, les assommant à coups d'ours : Et d'un, et de
deux ! Ouf ! me voilà dehors ! Sauvons-nous ! suivez, les
autres, et vivement !

1. Polonais ; le terme est péjoratif, le suffixe en -ard l'indique.

2. Injure qui désigne celui qui cale, qui n'y arrive pas (terme inventé
par Jarry).

3. Renvoie à la Commune de Paris (1871), alors que l'action d'Ubu
est censée être bien antérieure.

4. Selon Charles Morin, camarade de Jarry, animal à deux culs.

5. Pluriel de « Ubu » (Mère et Père Ubu).

SUJET No 4

Scène 7

PÈRE UBU *parle en dormant.*

Ah ! Sire Dragon russe, faites attention, ne tirez pas par ici, il y a du monde. Ah ! voilà Bordure, qu'il est mauvais, on dirait un ours. Et Bougrelas qui vient sur moi ! L'ours,

62

Ubu roi

l'ours ! Ah ! le voilà à bas ! qu'il est dur, grand Dieu ! Je ne veux rien faire, moi ! Va-t'en, Bougrelas ! Entends-tu, drôle ? Voilà Rensky maintenant, et le Czar ! Oh ! ils vont me battre. Et la Rbue¹. Où as-tu pris tout cet or ? Tu m'as pris mon or, misérable, tu as été farfouiller dans mon tombeau qui est dans la cathédrale de Varsovie, près de la Lune. Je suis mort depuis longtemps, moi, c'est Bougrelas qui m'a tué et je suis enterré à Varsovie près de Vladislas le Grand, et aussi à Cracovie près de Jean Sigismond, et aussi à Thorn dans la casemate avec Bordure ! Le voilà encore. Mais va-t'en, maudit ours. Tu ressembles à Bordure. Entends-tu, bête de Satan ? Non, il n'entend pas, les Salopins lui ont coupé les oneilles. Décervelez, tudez², coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du Maître des Finances. (*Il se tait et dort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

1. Désigne la Mère Ubu.
2. « Tuez », en langue ubuesque.

Tous les enfants autour de moi disent « maman », Lili sait le dire aussi maintenant, Véra en parlant de moi dit toujours ma fille... et les gens s'étonnent parfois... Vous avez déjà une fille de cet âge ? et il est vrai qu'elle n'a que quinze ans de plus que moi... Et puis, malgré son air si jeune, cela me gêne de l'appeler Vera, comme fait mon père, comme si j'étais une grande personne, je lui propose donc un jour... je ne me souviens pas du tout comment... de lui dire maman. Elle me répond « Très bien, mais il faut que tu en demandes la permission à ta mère »...

Je me souviens par contre très bien de ce repas, entre mon père et Véra, de mes larmes qui tombent dans mon potage et de ce silence autour de moi... mon père ne pose pas une question, il doit savoir... dès qu'il est rentré, Véra a dû le mettre au courant, elle a dû lui dire : « Boretzkaia... je sais que c'est ainsi, du nom de famille de Kolia, qu'ils appellent entre eux ma mère... Boretzkaia a répondu... elle ne veut pas... »

218

J'essaie de retenir mes larmes, elles coulent de plus en plus fort, je les essuie avec mon mouchoir, je me mouche... mon père a son air agacé, fâché, ses paupières plissées... il me tapote brièvement l'épaule... « Ne t'en fais pas... ce mot qu'il employait toujours quand il me voyait 'dans tous mes états'... Ne t'en fais pas, ça n'en vaut pas la peine, je t'assure. » Mais il ne sait pas ce qu'il y avait dans cette lettre... le chagrin, l'indignation de maman... Il faut manquer de cœur, être insensible, ingrat, oublier les liens les plus sacrés, ce qu'on doit avoir de plus cher au monde, sa mère, un nom qu'aucune autre femme ne peut porter, pas question de dire même... c'était l'alternative que je lui avais proposée... « maman-Véra ». Ce nom, maman, ne peut s'accoler à aucun autre. Je n'avais sur terre qu'une seule mère... et elle n'était pas encore morte...

Mes larmes, celles d'autrefois, taries depuis près de deux ans... mais comme à cet âge-là les années étaient longues... ces larmes reviennent plus âcres encore, plus rongeantes.